



N° SAU/101 - 28 mai 1971

DU DOUTE A LA FOI L'itinéraire spirituel d'un musulman contemporain

Marc Chartier

Une précédente livraison de "Comprendre" visait à présenter, dans ses lignes essentielles, l'essai tenté par Mustafâ Mahmûd d'une "interprétation moderne du Coran" (1). Venant situer cet essai dans le contexte de toute une évolution spirituelle personnelle, un récent ouvrage (2), le dernier en date de ce même auteur, est une invitation à relire, ou plus exactement à revivre en sa compagnie, les diverses étapes du long cheminement qui l'a conduit du doute à la foi.

Tel le pèlerin de la vérité qui, au terme de multiples tâtonnements, a atteint finalement le havre de paix auquel il aspirait de tout son être, Mustafâ Mahmûd feuillette sous nos yeux le livre de son passé. Page après page, chapitre après chapitre, nous apparaissent moments de doute et zones de lumière, écueils et points de repère, en somme tout ce dont fut fait ce passé. Peu à peu sous la lumière crue de la "certitude" enfin perçue, les embûches du chemin prennent tout leur relief, là même où les pas du chercheur s'étaient auparavant fourvoyés. Tel l'aveugle qui recouvre la vue, l'auteur des pages que nous essaieront ici de synthétiser ne peut s'empêcher de témoigner de la vérité, que l'on veuille ou non l'entendre. Comment se taire en effet quand l'on a connu l'amertume des ténèbres et que l'on sait à quel prix il en coûte d'en trouver l'issue ? C'est précisément le caractère biographique de ces pages qui, à notre avis, les exempte d'un ton pédant ou doctrinal qui aurait pu rendre pénible leur lecture. Leur style même n'a rien de recherché ; bien au contraire, nous y sentons constamment un auteur qui, réagit avec toutes les fibres de sa personne et qui n'a cessé de faire partager son expérience, son inlassable quête de la vérité.

Faisons tout d'abord plus ample connaissance ! Mustafâ Mahmûd est né le 27 décembre 1921, à Shibîn El-Kôm, dans la province de la Menûffiyya (Basse-Egypte). A Tanta, où il fait ses études primaires et secondaires, il s'adonne déjà à certaines expériences scientifiques en physique, chimie et biologie. Puis son entrée à l'école de médecine du Caire représente pour lui un moment décisif de sa vie : l'étude de l'anatomie de l'être humain s'accompagne chez lui d'inévitables questions sur le sens de la vie et de la mort. Qu'est-ce que l'homme ? Quelle est la vérité de l'homme ? Est-ce uniquement cette réalité physiologique que découvrent les coups du scalpel ? Y a-t-il oui ou non, par-delà les analyses minutieuses du microscope, un mystère devant lequel la science reste muette ? Pendant tout le temps où il exerce la profession de médecin au Caire, de 1952 à 1966, les mêmes énigmes continuent d'être présentes à sa méditation, malgré les solutions passagères qui peuvent se présenter. C'est dans le but de trouver un nouvel appui à sa réflexion qu'il entreprend pour lui-même, durant cette même période, des études d'astronomie : que représente l'homme dans l'infini de l'univers ? Y a-t-il dans le cosmos des lois stables qui le dirigent ? Somme toute, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, y a-t-il une Intelligence Créatrice à l'œuvre ? L'homme perdu au sein de l'univers est-il un être clos sur lui-même, vivant dans un monde où seule la matière a le dernier mot et impose sa loi irrémédiable ? Ou bien y a-t-il en lui-même la marque et l'appel d'un au-delà auquel il faut bien, coûte que coûte, donner un nom ?

De telles questions trouveront un écho dans les divers ouvrages de M. Mahmûd. Dans la trentaine de volumes qu'il a fait paraître de 1954 jusqu'à maintenant et qui abordent les thèmes les plus variés (nouvelles, romans, théâtre, études, récits de voyages), dans les nombreux articles qu'il publie dans diverses revues égyptiennes à partir de 1947, nous n'avons peine en effet de discerner ce qui demeure la préoccupation majeure de cet auteur : une continuelle interrogation sur le mystère de l'homme.

Nous pouvons distinguer sommairement, pour guider notre propre lecture trois périodes successives et nettement distinctes dans la vie et dans la pensée de M. Mahmûd : tout d'abord une période durant laquelle il adhère à une vision matérialiste et même marxiste de l'histoire et du destin de l'homme (3) ; puis une période qu'il qualifie de "bouddhiste" : croyance en la métempsycose (4) ; finalement la période "musulmane", celle du yaqîn, de la certitude profonde et sereine, où la découverte du mystère de l'homme se trouve être en harmonie avec le donné, révélé coranique (5).

Après avoir délimité ainsi dans ses grandes lignes l'évolution de notre auteur (6), essayons maintenant d'en suivre le tracé de plus près. Étant donné le risque que présente toute tentative de mettre en formules ce qui fut essentiellement une expérience vécue, nous essaierons avant tout de nous laisser guider et de nous rendre attentifs, en cherchant à comprendre et interpréter l'auteur par lui-même.

Le point de départ : une interrogation qui anime et qui guide toute la démarche de M. Mahmûd.

Dans un monde où tout s'écroule et s'anéantit autour de lui, qu'il s'agisse des êtres ou des principes, des vérités ou des idéaux, l'homme ressent en lui-même le besoin impérieux de "quelque chose" de stable auquel il adhère fermement. Dès son premier souffle de vie, il est convié ici-bas à un festin grandiose... mais tous les mets sont empoisonnés et les invités meurent tous, sans exception. Pourquoi manger alors ? Qui le sauvera de la ruine et de la perdition ? Une angoisse secrète mais bien tenace est ancrée dans le cœur de l'homme. Il veut savoir qui il est, où il va et pourquoi il est condamné à vivre ici-bas dans un temple où toutes les colonnes s'effondrent les unes après les autres et dont les fondements défaillent sous les pas de l'homme. Il a besoin de quelque chose auquel il croie et qu'il sache être vrai, et cela à "n'importe quel prix".

Toute la démarche de M. Mahmûd prend ici son élan. Insatisfait dès le point de départ du donné révélé coranique qui lui était proposé, le refusant même, il se met en chemin, dès son adolescence, quêtant de porte en porte le moindre soupçon de lumière. Nous avons déjà vu que l'interrogation sur le mystère de l'homme est au centre de ses multiples recherches scientifiques, en physique, chimie, biologie ou astronomie. La même interrogation sous-tend l'enquête menée auprès des penseurs les plus variés : philosophes grecs, Nietzsche, Darwin, Freud, Marx, Shiblî Shumayyil (7), Sâlamâ Mûsâ (8), etc... , sans oublier al-Ghazâlî comme nous le verrons ultérieurement..., tous sont conviés à avouer ce qu'ils savent de la vérité. Finalement, c'est à diverses pensées religieuses qu'il s'adressera : mythologie grecque, philosophie indienne, Thora, Évangile, Coran. Si la redécouverte et la lecture du donné révélé musulman furent pour lui décisives, le contact des autres religions n'aura pas été sans le marquer, ou pour le moins sans influencer sur l'orientation de sa démarche. Nous en retrouvons d'ailleurs la marque dans certaines de ses affirmations qui présentent au premier abord un semblant de syncrétisme mais qui sont en fait, semble-t-il, l'écho d'une volonté de chercher la vérité là où elle se trouve, les humains de tous temps et sous toutes les latitudes ayant bien, en définitive, à mener le même combat.

L'essentiel est de se mettre en route. Hypocrisie, adhésion aveugle et plus ou moins fanatique à une tradition léguée par les anciens ; ce ne sont là que de faux-fuyants, voire même un refus d'engager la seule lutte qui soit vraiment digne de l'homme. Comment se contenter de vivre à "la surface de soi-même" quand la soif de vérité est plus tenace au cœur de l'homme que tout autre instinct vital ? Et peu importe le prix qu'il faille payer !

"J'ai eu besoin, trente années durant, de me plonger dans les livres ; j'ai eu besoin de milliers de nuits de solitude, de méditation, de dialogue avec moi-même. J'ai eu besoin de revenir et revenir sans cesse sur ce que je considérais, de retourner ma pensée sous tous ses aspects pour parcourir le chemin épineux qui m'a conduit de "Dieu et l'homme", en passant par l'énigme de la vie et "l'énigme de la mort", jusqu'à ces mots que j'écris aujourd'hui sur le sentier de la certitude.

Cela certes n'a pas été facile..., mais je n'ai pas voulu prendre la solution de facilité. Si j'avais écouté la voix de la nature et laissé la spontanéité me conduire, je me serais épargné à moi-même la peine du débat..., et la nature m'aurait conduit vers Dieu. Mais je suis venu en un temps où tout est devenu complexe et où la voix de la nature s'est affaiblie au point de devenir un simple murmure ; un temps où la voix de la raison s'est élevée jusqu'à devenir obstination, illusion et confiance en elle-même" (*Rihlati*, pp. 5-6).

Refuges trompeurs

L'attrait du positivisme qui refuse tout mystère et toute "superstition", joint au commun engouement pour les merveilles scientifiques venues de l'Occident, représente la première halte de M. Mahmûd. La science, qui vient répondre à un impérieux besoin de progrès des pays en voie de développement, est considérée par lui non seulement comme le chemin qui conduit à la puissance et au salut, mais comme l'unique source de la vérité. A quoi sert de lever le regard vers les Cieux si la lutte contre le mal est à mener ici-bas ? La vie de l'homme et le progrès de la société se définissent exclusivement en termes d'économie, d'infrastructure, d'utilité. Lorsque l'humanité aura définitivement compris que cette "utilité" est "l'Évangile du XXI^e siècle", point ne sera besoin alors, pour pourvoir à un appel continu vers le mieux-être, d'inventer une lutte contre quelque "Satan" mystérieux, (Iblîs, pp. 49-83)

Par le cruel tiraillement qu'il ressent entre ses désirs et ses limites l'homme est, il est vrai, soumis à l'épreuve de l'angoisse. Mais "il a dans sa poche la clé de sa prison". Il est seul responsable de lui-même et il ne peut fuir cette responsabilité en s'abandonnant au prétendu déterminisme divin qui n'a de fondement effectif que dans l'esprit du croyant. Pour éviter de telles pacifications imaginaires et prendre à bras le corps son propre destin, il lui faut d'abord découvrir toutes les possibilités qui sont siennes et couper court à toutes ces illusions qui entretiennent le sentiment d'angoisse. Il ne lui reste plus alors qu'à agir en conséquence. Mais le pire des remèdes serait la fuite vers un monde supra-terrestre qui arrache l'homme à sa véritable condition.

Parvenu à ce point, l'auteur manifeste le même optimisme au niveau de ces réflexions sur le problème de la liberté humaine (Iblîs, pp. 121-50). Il va sans dire que l'être humain sent, en lui et autour de lui, l'oppression de forces incontrôlées qui limitent de quelque façon sa libre initiative. Mais la croyance, si constante en Orient, en un qadar tout-puissant qui anéantise l'homme est une véritable malédiction, elle-même reflet de ces autres malédictions qui sont la pauvreté, la maladie et l'ignorance. S'il faut être logique, soyons-le jusqu'au bout ! Si la vie humaine se définit par la continuelle interaction de la volonté de l'homme et des circonstances matérielles et sociales qui l'entourent, c'est la preuve inéluctable que cet homme peut agir sur les dites circonstances et qu'il n'est pas sous l'emprise d'un hasard qui se jouerait de lui. Il possède en ses mains le pouvoir bienfaiteur de la science et de la raison pour abattre les obstacles qui se présentent sur son chemin. Telle est la voie de sa libération ; c'est là que gît sa liberté. En cela, Karl Marx avait admirablement complété l'acquis des philosophes existentialistes. "Je fermai le livre et commençai à écrire. Puis je sentis ma liberté perdue me revenir à travers les lignes" (Iblîs, p. 130).

Les recherches scientifiques entreprises par M. Mahmûd vont cependant commencer à ébranler quelque peu cette vision matérialiste de l'homme et de l'univers. En effet, à tout chercheur qui se veut objectif, la constatation d'un certain "ordre" s'impose, depuis la moindre parcelle de matière jusqu'aux galaxies fabuleuses. D'où cet aveu forcé : "Malgré cette base matérialiste et ce point de départ à partir du sensible qui refuse tout mystère, je ne pus nier ou éliminer la force divine" (*Rihlati*, p. 8). Ce sont là des moments de vérité qui comptent... Et pourtant, cette force divine est encore perçue de façon très impersonnelle, comme une énergie diffuse dans le grand tout de l'Univers. Créateur et créatures partagent en commun une même et unique existence ; les créatures ne sont que des épiphanies du Créateur. Nous retrouvons là la théorie de "l'unité d'existence" (*wahdat al-wujûd*) chère à la philosophie de l'Inde.

La même ligne de recherche sur l'harmonie étrange au sein de l'Univers amène M. Mahmûd à se pencher de façon plus spécifique sur la "communication" qui existe entre les humains. Ses études d'anatomie et déjà ses premières recherches sur le mystère de la vie le conduisent à voir plus loin que le simple assemblage de cellules nerveuses dans cette "centrale" merveilleuse qu'est le cerveau humain. Mais, pour l'instant, seule la théorie de la métempsychose (*tanâsukh*) lui offre une bien provisoire réponse (cf. *al-ankabût*).

Rencontres énigmatiques : la vie, l'amour, la mort

Il semble bien que cette nouvelle étape soit des plus décisives dans l'évolution spirituelle de Mustafâ Mahmûd. Elle correspond en effet à l'échec radical des vues matérialistes précédemment admises.

Au terme d'une longue méditation sur "l'énigme de la vie", M. Mahmûd se voit contraint, par la logique même de sa recherche, à engager le procès du Darwinisme (Lughz al-Hayât, pp. 79-89). Instinct de conservation, lutte pour la vie, évolution des espèces, sélection naturelle, etc... ; toutes ces théories scientifiques accusent une faille fondamentale qui empêche de rendre compte pleinement de l'apparition de la vie et de sa progressive évolution vers le "plus beau", à savoir l'oubli de cette "Intelligence Totale", de cet "Architecte Créateur" dont la moindre cellule vivante témoigne la présence. De même, n'admettre que le jeu aveugle du hasard et l'interaction des seules forces matérielles devient non seulement un insidieux tour de passe-passe, une injure faite à la création et à la Vie elles-mêmes ; c'est contredire ce qui apparaît désormais, aux yeux de notre auteur, comme une évidence première.

Lorsque son attention se concentre sur l'homme lui-même, M. Mahmûd commence dès lors à révéler ce qui deviendra maintenant pour lui un véritable leitmotiv : si profond qu'aïlle le regard scrutateur du savant, il n'atteindra jamais que l'extérieur de l'homme ; mais par-delà son être visible et superficiel l'homme possède un être "plus vrai", un "Moi" absolu que les sens n'atteignent pas mais que seul un regard intuitif (basirâ) peut percevoir.

La mort est à l'œuvre en chacune de nos vies humaines ; "chacun de nous porte son cadavre sur ses épaules"... Mais l'homme, s'il consent à se recueillir à se rendre présent "à lui-même", fait l'expérience de ce sentiment de durée et d'éternité qui est inscrit au plus profond de son être ; il perçoit, au-delà des apparences et des phénomènes, un "Moi" qui n'est lié à aucun temps ou espace, à aucun déterminisme,... un "Moi" qui ne meurt pas. Quel que soit l'assaut que mènent contre l'homme les forces naturelles, les circonstances historiques ou les contraintes de la vie en société, il est au cœur de chaque être humain un "saint des saints" que nul être ou force ne peut violer. "Le fêtu de paille sur le fleuve est agité par le courant ; la branche sur l'arbre est mue par le vent. Seul l'homme met en mouvement sa volonté".

L'amour humain, à propos duquel l'auteur nous a laissé d'admirables pages (Iblîs ; pp. 11-48) (Lughz al-mawt, pp. 47-59), est l'un des tests les plus parlants qui permettent à l'homme d'évaluer où il se situe lui-même vis-à-vis de sa propre personnalité. Un amour qui se nourrit uniquement de passion et d'égoïsme est une falsification de l'amour. Seuls la connaissance mutuelle et le respect du mystère de l'autre réalisent l'harmonie réelle entre deux personnes. Si l'amour est tant bafoué actuellement, la cause en est qu'il ne jaillit plus réellement de "l'intérieur" de l'homme. C'est donc l'homme qui doit d'abord se changer lui-même, afin de parvenir à la pureté intérieure. "Je crois personnellement que le véritable amour existe, qu'il est possible et qu'il mérite que nous nous fatiguions pour y parvenir" (Iblîs, 36).

Mais comment définir ce "Moi absolu", ce "saint des saints" qui ne meurt pas et en lequel réside la vraie personnalité humaine ? Certes, nos mots humains sont déficients pour délimiter ce mystère intérieur de chaque personne. Toutefois, ce n'est pas une simple définition verbale qui est en jeu ; il s'agit d'abord de l'aptitude de l'homme à se connaître lui-même. Le "regard intérieur" dont il fut question plus haut représente bien la voie par laquelle l'homme approche du mystère qu'il est lui-même ; mais qui lui donnera la force, ou peut-être l'audace de pénétrer ? C'est alors que M. Mahmûd avoue en toute franchise : à cette partie de l'homme en laquelle réside sa véritable existence, "nous ne trouvons d'autre nom que celui que nous transmettent les religions : l'esprit al-rûh" (Lughz al-mawt, p. 156).

Le philosophe, jugeant impassiblement de l'extérieur, pourrait se sentir en droit d'intervenir ici pour rétablir l'équilibre des forces et rendre à la raison un pouvoir auquel elle aurait renoncé trop tôt. Un tel propos cependant ne nous concerne pas ici. Nous avons voulu suivre l'évolution de notre auteur d'aussi près que possible, et nous tenterons de la respecter jusqu'au bout.

Qu'il nous suffise seulement de souligner que ce point précis de son évolution contient en quelque sorte en germe toute la démarche ultérieure. Nous en voulons pour preuve le fait que les deux ouvrages que nous venons de parcourir ici se terminent sur une conclusion pratiquement identique. Il s'agit des dernières lignes de chacun des deux ouvrages :

"Les Livres révélés sont les seuls qui répondent à l'énigme de la mort d'une façon qui n'a cessé de défier toutes les sciences" (Lughz al-mawt, p. 172).

"Ici commence le rôle de la religion. Lorsque la science dit tout ce qu'elle peut dire et qu'elle se tait, alors vient le rôle du prophète pour parler au nom de la Révélation qui lui est parvenue du Mystère, pour qu'il nous prenne la main et nous conduise de la science là où la science se termine" (Lughz al-hayât, p. 136).

Pèlerinage aux Sources

Lorsque l'homme renonce à son indépendance pour se comprendre lui-même et comprendre l'Univers qui l'entoure, lorsque l'expérience de l'échec lui a permis de toucher du doigt la vanité des théories matérialistes et la limite au-delà de laquelle il ne se suffit plus à lui-même, le donné révélé trouve en lui un terrain préparé à l'accueillir.

C'est précisément pour ne pas s'arrêter à mi-chemin et poursuivre jusqu'au bout l'itinéraire qu'il s'est imposé que M, Mahmûd se met alors à l'écoute des Révélations faites par Dieu aux hommes par l'intermédiaire des prophètes, Thora, Évangile, Coran (9) : c'est là finalement que réside la "certitude" à laquelle le pèlerin de la vérité aspirait. Ce qu'il pressentait déjà plus ou moins confusément au plus profond de lui-même apparaît maintenant à la pleine lumière ; la vérité absolue de l'homme a pour seul fondement l'esprit (al-rûh), cet esprit qui est en lui la trace, la marque, une "étincelle" de l'Esprit Divin (*Rihlatî*, 31 ; 33-48).

Mettre entre parenthèses, ou bien omettre délibérément cette dimension de l'homme revient à faire de lui un monstre, une absurdité de l'existence. Comment en effet rendre pleinement compte de cette perception qu'il a du "saint des saints de sa conscience, comment rendre justice à cette aspiration foncière qu'il ressent d'un "Moi" qui ne périt pas et transcende le temps, comment justifier ce sens inné de sa propre personnalité qui en appelle à une Justice éternelle" (*Rihlatî*, pp. 49-63) si l'homme n'est pas lui-même un reflet de la Lumière et de la Sagesse divines ?

La science - il est possible maintenant de s'en rendre compte - effleurait le mystère. Mais lorsqu'elle a dit son dernier mot et que tout reste encore à dire, force nous est de reconnaître l'existence d'un Dieu Créateur. Il ne s'agit pas du Dieu solitaire d'Aristote, ni du Dieu de Platon, trônant dans le monde des Idées, ni du Dieu de Spinoza ou de tous les adeptes de la wahdat al-wujûd : toutes ces philosophies se sont avérées illusoires ! Ce Dieu est l'unique (al-Ahad), qui n'a pas son semblable. Nul œil ne peut Le voir ; mais Lui-même voit tout et Il est Celui par qui tous voient. Il est élevé au-dessus de tout ce que nous pouvons connaître, et demeure néanmoins proche de ses créatures comme un "père plein de tendresse". Tel est le Dieu que nous révèlent les religions (*Rihlatî*, pp. 91-103)

"Le cœur ne trouve de repos, l'esprit n'est une demeure de paix et de confiance que par un seul moyen : la croyance qu'il y a un Dieu qui a créé l'Univers et que ce Dieu est Juste et Parfait. Il a fixé à l'Univers des lois qui le protègent et tout y est par Lui décrété par sagesse et pour une raison. Nous sommes en retour vers Lui ; nos souffrances et nos peines ne seront pas en vain. La personne humaine est un absolu et non le rouage d'une machine dont le destin est de retourner en poussière.

Cette conviction religieuse est la seule qui rende à l'être humain sa considération et son honneur... Par elle, l'homme parvient à un état d'épanouissement spirituel et de parfaite harmonie intérieure. Il se sent plus fort que la mort, plus fort que l'oppression" (*Rihlatî*, pp. 112-3).

Tout homme, à quelque époque qu'il appartienne, reçoit de Dieu le moyen de parvenir à la Voie Droite. A moins de s'obstiner dans un fanatisme qui n'a rien de religieux et qui, en tout cas, manifesterait une conception bien étriquée de l'histoire, il est impossible de nier une telle vérité. Les divers prophètes qui jalonnent l'histoire humaine ont tous eu leur raison d'être, sans exclusive aucune. Bouddha lui-même, auquel pourtant le Coran ne fait pas allusion, a pu être un authentique prophète, chargé de transmettre un message religieux, correspondant à un stade déterminé dans l'évolution de l'humanité. Quiconque refuse une telle assertion fait montre d'un parti pris qui prétend arrêter l'histoire à l'époque qui est la sienne, En pensant que "son" prophète est le seul et qu'il ne peut ou qu'il n'a pu y en avoir d'autres, il se fait une représentation bien "enfantine" de Dieu, il Le rabaisse au rang d'un simple "shaykh de tribu". En ce sens, il est possible de dire que "la religion est une sous l'angle de la

croyance, même si les lois révélées divergent dans les différentes religions, de même que le Seigneur est unique" (*Rihlati*, p. 62).

Cette vue englobante de l'histoire est, selon M. Mahmûd, la caractéristique propre de l'Islam. C'est pourquoi il conclut, avec une logique qui, selon lui, ne souffre d'aucune inconséquence : l'Islam est actuellement la seule véritable religion à laquelle Dieu ordonne d'adhérer, car il est la seule religion à reconnaître tous les prophètes et tous les livres révélés.

"Ce que m'a dit la solitude"

Une autre conclusion, concernant la vérité ultime que représentent le Coran et l'Islam, est sous-jacente, nous semble-t-il, à chacune des réflexions de M. Mahmûd même si elle n'est pas toujours explicitement élaborée. Nous pourrions peut-être la formuler comme suit : le Coran est le plus véridique des messages révélés, car il ne renie rien de l'homme. Il n'impose pas à l'homme de renoncement aveugle, mais vient simplement lui rappeler (dhikr) qui il est et quelle est sa véritable nature.

Parvenu à la limite extrême du doute et de l'angoisse, l'homme éperdu et errant a reçu soudainement le don de l'illumination divine ; mais cette faveur divine fut et demeure pour lui une invitation renouvelée au recueillement, à la solitude, à ces moments de plénitude et de "présence à soi" où il peut "se souvenir" de sa véritable et authentique existence. Après avoir connu Dieu pour enfin parvenir à la vérité sur lui-même, l'homme est invité à se connaître lui-même pour connaître Dieu. Plus qu'une halte, le "sentier de la certitude" est donc davantage un nouveau point de départ, une nouvelle marche en avant.

Ce qui autrefois demeurerait une interrogation sans réponse devient à présent une évidence première, sur laquelle aucun doute n'est permis. Grâce à l'éveil suscité par l'intermédiaire du prophète, la vérité de la nature innée et non altérée de l'homme reprend en quelque sorte tous ses droits. Il serait faux de dire qu'elle est substituée à la vérité du dogme révélé, pour autant que nous comprenions adéquatement la pensée de M. Mahmûd. Plus exactement c'est bien de la même vérité qu'il s'agit.

La réalité "spirituelle" de l'homme, empreinte de la marque divine, est le message premier et fondamental adressé par Dieu à l'homme et tous les autres messages en sont de simples rappels. D'où cette affirmation on ne peut plus explicite... , et apparemment contradictoire avec ce que nous avons noté précédemment – mais n'oublions pas que nous sommes parvenus à un autre stade de l'évolution spirituelle de l'auteur : "L'homme doté d'une saine raison n'a pas besoin de lire le Livre Saint pour découvrir qu'il a un esprit, qu'une vie l'attend après la mort et qu'il y aura une reddition des comptes... Car la nature innée et saine éclaire, pour celui qui la possède, le chemin vers ces vérités" (*Rihlati*, pp. 45-46 ; cf aussi : Ibid, pp. 55-6). C'est pourquoi les moments de silence et de recueillement prennent un tel relief chez M. Mahmûd. Il ira même jusqu'à affirmer : "L'homme naît seul et meurt seul ; il parvient seul au vrai. Ce n'est pas une exagération de décrire le monde d'ici-bas en ces termes : vanité des vanités, tout est vanité et poignée de vent" (*Rihlati*, p. 87).

"Nature innée"... Le mot revient sans cesse sous la plume de M. Mahmûd. Il s'agit d'un terme coranique - fitra (Cf. Coran, 30, 30) - dont le sens primordial est indissolublement lié à la création divine. La fitra de l'homme est donc sa nature telle que Dieu l'a créée, c'est-à-dire non adultérée et ne connaissant pas le Mal (10). Il s'ensuit que l'être humain, à tout le moins tel qu'il est issu de la création divine, est comme greffé spontanément sur le vrai et sur le bien ; il est de soi apte à une "spontanéité de connaissance" (bidâha), exempte d'illusion et d'erreur, à condition que son intelligence ne soit pas souillée par les convolutions de la logique et les distorsions de la raison, mais qu'elle laisse place à la "clair-voyance" (basîra).

"Que chacun d'entre nous soit comme lui dicte sa nature (tabî'a), sans plus ! Et sa nature lui montrera le vrai. Sa nature innée (fitra) le conduira vers Dieu, sans effort. Sois ce que tu es ! Et ton âme te conduira vers le Droit Sentier" (*Rihlati*, p. 90).

Il n'y aurait plus d'un pas à franchir, nous le sentons bien, pour qualifier ce point d'arrivée de religion de la "facilité". Mais si nous nous souvenons d'où nous sommes partis et si nous gardons présent à l'esprit tout le chemin parcouru depuis lors, une telle conclusion risquerait d'être hâtive... A moins de s'entendre au préalable sur les mots !

"L'histoire nous donne une grande leçon de modestie".

"Si nous ne progressons pas en compassion et en humanité dans la même mesure que nous progressons en raison, si nous ne pouvons pas aimer et exercer la pitié, si nous ne pouvons pas être miséricordieux dans la même mesure que nous sommes forts, nous nous détruirons nous-mêmes, c'est inévitable ! Nous détruirons notre force elle-même dans une guerre atomique sans pitié.

Et la vie ne nous regrettera pas... Car la vie nous a appris qu'elle ignore la tristesse et le repentir" (*Lughz al-hayât*, p. 92).

Tout en parcourant les étapes du cheminement qui l'a conduit du doute à la foi, des solutions tronquées et trompeuses à la certitude pacifiante, M. Mahmûd donne par instants à sa méditation des applications plus universalistes ; il ne peut dissimuler son angoisse concernant l'avenir de la société humaine actuelle et future. Cette société est embarquée vers la conquête de la puissance matérielle mais sait-elle exactement où aboutira cette course effrénée ? Il est à craindre - M. Mahmûd ne le cache pas - que cette course ne soit effectivement qu'une "fuite", élégante sans doute, car l'homme s'y montre capable d'inventer, de créer, d'être un génie, mais d'autant plus dangereuse qu'elle risque de rendre l'homme étranger à lui-même... pour ne pas parler d'autres issues plus catastrophiques encore, dont l'éventualité n'est pas exclue !

"Le jour de la science a commencé. Mais je crains d'avoir à dire aussi qu'a commencé la nuit de l'humanité, son pénible et effrayant labeur" (Ibid. , p. 97).

Le progrès matériel, certes, est on ne peut plus urgent à l'époque qui est la nôtre. Mais s'il doit se convertir en divinisation de la matière, dans un oubli total de "l'esprit", il entraînera inévitablement l'homme vers sa ruine. C'est pourquoi en cette heure de vérité que l'humanité doit affronter, l'Islam affirme plus que jamais ses droits :

"L'Islam offre à notre siècle matérialiste la seule porte de salut, l'unique solution et la seule issue possible, car il lui présente tout son héritage spirituel sans le contraindre à abandonner quoi que ce soit de son acquis scientifique ou de sa supériorité matérielle. Tout ce que désire l'Islam, c'est que soit réalisée la réussite de l'harmonie et de l'union entre la matière et l'esprit, afin que soit instaurée une nouvelle civilisation, celle de la puissance et de la miséricorde, une civilisation où la puissance matérielle n'est pas un monstre que l'on vénère, mais uniquement un instrument et un moyen à la disposition d'un cœur miséricordieux. C'est ainsi que sera anéanti l'imposteur et que s'instaurera l'état de l'Homme Parfait" (*Rihlatî*, p. 116).

Conclusion.

Nonobstant certaines divergences, partielles ou même fondamentales, une réelle similitude n'aura pas manqué d'apparaître - dans la mesure où notre compte-rendu s'avère être fidèle - entre la démarche de M. Mahmûd et celle suivie quelques neuf siècles auparavant par al-Ghazâlî (11). En plus de l'identité d'itinéraire qui conduit du doute à la certitude (yaqin) en passant par les étapes intermédiaires de la critique adressée aux diverses sciences et philosophies, la terminologie elle-même suggère parfois un tel rapprochement. Nous relevons surtout une commune référence à ce que nous pourrions appeler d'un mot la "mystique", sans oublier bien-sûr une correspondance de vues et d'analyses sur le rūh (esprit) humain. Il ne semble pas en effet que M. Mahmûd désavoue la "proportion cachée", la "correspondance secrète" avec Dieu par laquelle le grand théologien musulman définissait la nature de l'homme.

Est-ce à dire qu'il y a emprunt ? Si M. Mahmûd, dans ceux de ses ouvrages que nous avons consultés, ne cite pas explicitement al-Ghazâlî - à moins d'erreur de notre part -, il nous a avoué cependant avoir lu ses œuvres. Une étude comparative se justifierait peut-être alors pour chercher une éventuelle filiation entre les deux pensées. Tel n'a pas été notre propos ici, dans le but précis de sauvegarder la spécificité de l'expérience personnelle que nous tentons de décrire et résumer. Si M. Mahmûd a pu faire quelque emprunt à son prédécesseur, de la même façon qu'il s'est mis en quête de toute trace de vérité, d'où qu'elle provienne, c'est toujours dans le but de s'assimiler à lui-même cette vérité selon la problématique qui lui était propre. M. Mahmûd cherche d'abord à voir plus clair en lui-même et, une fois parvenu au "sentier de la certitude", il estime pouvoir faire, pour lui-même et -

pourquoi pas - au bénéfice des autres, une revue rétrospective du chemin parcouru. Plus que d'un exposé doctrinal, c'est bien d'une expérience qu'il s'agit.

Il y aurait là, à notre avis, la source des oppositions, les unes secrètes, les autres déclarées ouvertement, à l'encontre des écrits de cet auteur (12). Certains sans doute se scandalisent de son spiritualisme exagéré, alors que la préoccupation majeure des pays en voie de développement est toute centrée sur le "décollage" économique. Mais c'est surtout le caractère non orthodoxe de ses aveux qui hérisse plus d'une sensibilité musulmane.

M. Mahmûd, à vrai dire, semble se soucier peu de cette polémique. Dans notre société contemporaine qui risque de partir à la dérive, par manque de ce "supplément d'âme" qui est pour elle une question de vie ou de mort (13), ceux qui sont passés des ténèbres à la lumière ont peut-être un témoignage à apporter. Et il est des temps où il faut quelque courage pour le faire.

Marc CHARTIER

NOTES

1. "Un essai récent d'interprétation du Coran : Mustafa Mahmûd", in : *Comprendre* série saumon, n° 99, 22 février 1971.
2. M. Mahmûd, *Rihlatî min al-shakk ilâ l-Iman*, dâr al-nahda, le Caire, 1971, 128p.
3. - *Allâh wa-l-insân* (Dieu et l'homme), dâr al-jumhûriyya, le Caire, (1956).
- *Iblîs* (Satan), dâr al-galam, le Caire, édit. 1966, 172 p.
4. - *al-'ankabût* Dâr al-nahdâ, le Caire (1965). Trad. fr. de R. Francis, *l'Araignée*, Maison Nationale de Publication, le Caire, s. d. ; 91 p.
- *al-khûruj min al-tâbût*, (la sortie du cercueil), dâr al-nahda, le Caire (1966)
5. *al-Qur'ân, muhâwala li-fahmin 'asrî*, dâr al-shûruq, Beyrouth, 1970, 304 p.
Voir aussi l'ouvrage signalé en note 2. Il faudrait ajouter ici, quoique remontant à une époque antérieure dans la progression de la réflexion de l'auteur :
- *Lughz al-mawt* (l'énigme de la mort), dâr al-nahda, le Caire (1959), 176 p.
- *Lughz al-hayât* (l'énigme de la vie), dâr al-nahda, le Caire (1965), 2è édit. 1970, 144 p.
6. Nous devons ces indications biographiques et l'orientation générale de ces quelques pages à M. Mahmûd lui-même, renseignements fournis au cours d'une entrevue qu'il nous a accordée peu de temps après son retour du Pèlerinage à La Mekke (le Caire, 15 mars 1971).
7. Shibli Shumayyil (1850-1917), Libanais d'origine, émigré au Caire. S'est fait le défenseur des thèses darwinistes.
8. Salâmâ Mûsâ (1887-1958), auteur égyptien, disciple du précédent. Défenseur des idées de Darwin, de Marx et de Freud.
9. Cf. note 1.
10. Cf. : G. C. Anawati : "La notion de péché originel existe-t-elle dans l'Islam?" in : *Studia Islamica*, T. XXXI (1970), pp, 29-40.
11. Cf. son *Munqidh min al-dalâl* (autobiographie), édit, et trad. par F. Jabre, Beyrouth, 1959. Voir à ce sujet : R. Caspar, "Foi et raison dans le Munqidh de Ghazâlî in *IBLA*, n° 124 (1969 - 2), pp. 215-240. Cet article est repris dans *The Islamic Review*, April 1970, pp. 13-8 ; May 1970, pp. 27-31 : 37.
12. Cf., par exemple le livre de Bint al-Shâtî', *al-Qur'ân wa-l-tafsîr al-'asrî*, dâr al-mâ'arif, le Caire, 1970, 176 p.
13. M. Mahmûd projette d'écrire prochainement une réfutation du Marxisme, au nom des principes mêmes de l'Islam.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps

PARIS
C. C. P. : 15 263 74